

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA CÉLIMÈNE

ROTROU

Comédie — 1636

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	25
ACTE III	44
ACTE IV	63
ACTE V	82

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

FLORANTE, ORANTE, sa tante.

FLORANTE

Vous goûtez bien ici les douceurs de la vie ;
Souffrez que je vous parle avec un peu d'envie.
Que ces lieux sont charmants, au prix de nos maisons !
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons.
Ici tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchanté ; 5
La diversité même à mes yeux se présente ;
Et, de quelque côté que je dresse mes pas,
La solitude en soi ne se rencontre pas.
La seule peur que j'ai de vous être importune
Modère les douceurs de ma bonne fortune. 10
Ma tante, vous pourrez par un mot seulement
Borner cette visite et mon contentement ;
Car si vous espérez de la voir terminée
Sans avoir là-dessus la sentence donnée,
Vous voulez qu'un captif échappé de ses fers 15
De soi-même s'expose aux maux qu'il a soufferts.

ORANTE

Je commence à vous voir, et vous n'avez qu'à peine

Cessé de respirer le doux air de la Seine,
Vous arrivez, ma fille, en cet heureux séjour,
Et vous pouvez déjà me parler du retour ! 20
Non, si ce lieu vous plaît, n'en habitez point d'autre,
Et prolongez mon bien en prolongeant le vôtre.
Mon inclination secondera vos vœux,
Et toujours vos parents voudront ce que je veux.
Ce lieu, comme Paris, a toutes ses délices ; 25
La cour n'a rien de plus que des soins et des vices.
Il fournit aux esprits des divertissements ;
On y voit des beautés, on y voit des amants ;
On entend comme ailleurs des plaintes de leurs bouches ;
Et rien n'est insensible en ces bois que les souches. 30
Entre eux un jeune amant vous plaira dessus tous,
Car son humeur est telle, et son esprit si doux,
Que si vous n'enviez l'honneur de sa maîtresse,
Il est bien malaisé qu'un autre objet vous blesse.
Pourquoi rougissez-vous ? 35

FLORANTE

Ce défaut indécent
Paraît sans mon aveu sur ce front innocent.
Je rougis, quoi qu'on die et quoi qu'on me propose,
Sans en pouvoir moi-même imaginer la cause.

ORANTE

Vous la savez pourtant ; c'est que jusqu'à ce jour 40
On ne vous a parlé ni d'amant ni d'amour :
Vous ignorez ces noms, et, dans cette innocence,
Le discours que je fais vous trouble et vous offense.

FLORANTE (*bas*)

Que n'est-il vrai, Filandre !

ORANTE

Haussez un peu la voix.

45

FLORANTE

Je dis qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,
Et ces oiseaux divers dont la douce musique
Réjouirait l'esprit le plus mélancolique.

ORANTE

Ô dieux ! Qu'elle est rusée ! Il est vrai que leurs chants
Rendent Paris jaloux de la douceur des champs.
Aussi mille amoureux en cette solitude
Viennent perdre leurs soins et leur inquiétude.
Ces lieux ont chaque jour de nouveaux habitants :
Ils y viennent fâchés et s'y trouvent contents.
Les coeurs sont enchantés de l'air qu'on y respire ;
Chacun y fait l'amour, peu de monde y soupire.
Ce dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs ;
Il est roi parmi nous, il est tyran ailleurs.
Mais entre les amants qui viennent sur ces rives
Aux doux chants des oiseaux joindre leurs voix plaintives,
Filandre, un cavalier de qui les qualités
Ont du ciel et du sort les efforts limités...

50

55

60

FLORANTE

Comment le nommez-vous ?

ORANTE

Filandre.

FLORANTE (*bas*)

Ô le perfide !

65

ORANTE

Toujours triste et pensif, et toujours l'oeil humide,
Rend tous les coeurs atteints d'amour et de pitié,
Si le ciel les a faits capables d'amitié.
La plus forte froideur cède à son éloquence,
Et contre ses écrits une âme est sans défense.
J'en lirai quelques-uns ; écoutez.

70

FLORANTE

Ô malheur !

ORANTE (*à part*)

Son visage à ces mots a changé de couleur.

FLORANTE (*à part*)

On m'a pris mes papiers.

ORANTE (*lit*)

« Adorable maîtresse,
Il est vrai... »

75

FLORANTE

C'est à vous que cet écrit s'adresse ?

(Elle lit.)

(Lettre de Filandre à Florante.)

(FILANDRE.)

ORANTE

Non, vous l'allez apprendre.

A-t-il bien exprimé la douleur qui le presse ?

Et sait-il bien toucher le coeur d'une maîtresse ?

80

FLORANTE

Si bien que ce perfide est le seul qui lui plaît,

Et qu'elle l'aime encor, tout volage qu'il est.

Tous les jours ses écrits lui font verser des larmes,

Et l'ingrat porte ailleurs son amour et ses charmes.

ORANTE

Vous savez donc son nom ?

85

FLORANTE

Vous le savez aussi.

Las ! Je n'ai point dessein de cacher mon souci :

Je vous dois confesser le mal qui me possède ;

Je sais qu'il faut parler pour trouver du remède,

Et c'est l'intention de ce coeur désolé.

90

Je ne me taisais pas, mes yeux vous ont parlé.

Mon mal a sur mon front écrit sa violence ;
Vous ne pouvez qu'à tort condamner mon silence.
Il est vrai que Filandre a ce coeur enflammé :
J'aime, je le confesse : eh ! Qui n'a pas aimé ? 95
J'ai résisté longtemps à cette ardeur secrète,
Et mon intention n'a pas fait ma défaite.
La force du vainqueur excuse le vaincu.
Je connais maintenant l'erreur où j'ai vécu :
Je croyais que l'amour n'était qu'une chimère 100
Que l'esprit se forgeait pour se laisser défaire,
Que l'être de ce dieu consistait en portraits ;
Je ne craignais alors ni son arc ni ses traits,
Et, lorsque je voyais mes compagnes atteintes,
Je blâmais leurs soupirs et j'accusais leurs plaintes. 105
Mais j'ignorais le mal qui m'était destiné.
J'autorise à présent ce que j'ai condamné.
Je crois qu'on me doit plaindre, et que, sans injustice,
La plus froide ne peut accuser mon caprice.
Dieux ! Combien je perdrais en perdant ces écrits ! 110
Qui vous les a baillés, et qui me les a pris ?

ORANTE

Moi-même en vos habits quand vous fûtes couchée ;
Et c'est où j'ai connu qu'Amour vous a touchée.
Certes je fais état de votre élection ;
On ne peut condamner cette inclination. 115
Filandre est d'une humeur et d'un esprit aimable,
Et sa condition à la vôtre est sortable.
Il mérite beaucoup ; mais, en peu de discours,
Contez-moi de vos vœux la naissance et le cours.

FLORANTE

En un bal dont Tirsis honorait Lisimène, 120

Je vis et j'admiraï cet auteur de ma peine :
Il me plut, je dis tout, et je ne pourrais pas
Compter ses compliments ni figurer ses pas.
Son adresse à danser n'avait point de seconde.
Et sa grâce attirait les yeux de tout le monde ; 125
Il remplissait les coeurs d'aise et d'étonnement,
Et tout l'honneur du bal fut pour lui seulement.
L'Amour fit naître en lui des ardeurs mutuelles :
Il quitta pour le mien l'entretien des plus belles.
Je sais bien qu'il m'aimait, et, sans présomption, 130
Je m'assurai depuis de son affection.
Ses discours n'étaient pas mon plus sûr témoignage ;
Ses moindres actions m'en disaient davantage.
Sa peine et ses devoirs m'ont confirmé ce point ;
Ses pleurs m'en assuraient quand je ne riais point ; 135
Et de tous les mortels c'est le plus détestable
S'il ne sentait alors une ardeur véritable.
Mais que c'est un esprit sujet au changement !
Dieux ! Il vient, je le vois.

ORANTE

Cachez-vous seulement. 140
Florante se cache derrière des arbres.

SCÈNE II

Filandre, Orante.

FILANDRE

Qu'on voit changer souvent
L'état de notre vie !
Toujours de quelque vent

Sa bonace est suivie, 145
Et l'on voit rarement le soir et le matin
Dépendre d'un même destin.
Je suis heureux un jour,
L'autre je suis en peine ;
J'ai donné de l'amour, 150
Je donne de la haine.
Florante m'adorait, je l'adorais aussi ;
Mais j'aime, et l'on me hait ici.
Doux ennuis toutefois, et bienheureuse haine.
Si je touche à la fin le coeur de Célimène ! 155
La peine et les efforts de l'acquisition
Sont un doux, souvenir en la possession.

ORANTE (*l'abordant*)

Qui te rend si pensif ?

FILANDRE

Une ingrate maîtresse.

ORANTE

Étouffe tes soupirs et bannis ta tristesse : 160
Tout succède à tes vœux.

FILANDRE

Ô dieux ! Qu'ai-je entendu ?

ORANTE

Et l'on veut t'accorder le bonheur qui t'est dû.
Ta maîtresse aujourd'hui favorise ta flamme.

FILANDRE

Que j'ai d'impatience ! Avez-vous vu ma dame ?

165

ORANTE

Oui, j'ai vu plus encore.

FILANDRE

Et quoi ?

ORANTE

Certains écrits

Qu'elle tenait bien chers, et qui m'ont tout appris.

Ô le charmant esprit que celui de Filandre !

170

Qui ne lui céderait ? Qui pourrait s'en défendre ?

Combien cette beauté montre de jugement

En l'acquisition d'un si parfait amant !

FILANDRE

Épargnez mes ennuis, heureuse et sage Orante ;

Je suis trop assuré de sa haine apparente :

175

Elle rit de mes vœux, la superbe qu'elle est,

Et son propre mérite est tout ce qui lui plaît.

Vous voulez que j'espère, et cette âme inhumaine

Me défend seulement de parler de ma peine :

L'insensible, causant ce qui me fait mourir,

180

A peur de le savoir, de peur de le guérir.

ORANTE

Une fille, Filandre, est d'humeur plus discrète

Que de pouvoir sitôt avouer sa défaite ;

Elle cache son feu, mais le sent en effet,
Et le confesse tard à celui qui l'a fait : 185
Il en a rarement la première ouverture.
La beauté que tu sers est de cette nature :
Elle te parle peu, même fuit ton abord,
Comme d'un doux meurtrier qui lui donne la mort ;
Mais crois que ses dédains, sa fuite et son silence, 190
De son affection prennent la violence.
Elle s'est déclarée ; et ne me crois jamais,
Si ton coeur n'est l'objet de ses plus doux souhaits.
Me remercieras-tu si, de sa propre bouche,
Tu sais dans un moment que ton amour la touche ? 195

FILANDRE

Je vous adorerais.

ORANTE *(lui montrant Florante)*

Adore ses appas,
La voilà !... Que fais-tu ? Tu ne l'abordes pas ?
Quelle humeur a sitôt ton âme refroidie ?

SCÈNE III

Filandre, Florante, Orante.

FLORANTE

Traître, que tu sais mal cacher ta perfidie ! 200
Es-tu sans artifice, et puis-je avoir surpris
L'excellence et l'honneur des plus rares esprits ?
Au moins, qu'un ris forcé te change le visage :
Témoigne du plaisir et bénis mon voyage ;

Dis que tu souhaitais ce bonheur sans pareil. 205
Approche, appelle-moi tes yeux et ton soleil.
Quoi, tu ne peux forcer cette inutile honte ?
Et ta voix quelquefois se donne à si bon compte !
Tu trouvais à Paris des traits si délicats,
Et tu m'as su si bien prouver ce qui n'est pas ! 210

FILANDRE

Ô dieux ! Je vois Florante !

FLORANTE

Il va conter merveille,
Et sa fidélité n'aura point de pareille.

FILANDRE

Me dispenserez-vous de discours superflus ?
Le dirai-je, en un mot ? Je ne vous aime plus. 215

FLORANTE (*riant*)

Ô sensible douleur ! Ô perte irréparable !
Est-il à mes ennuis un tourment comparable ?
Qui m'ouvre les enfers ? Qui me perce le sein ?

FILANDRE

Oh ! Vous n'en mourrez pas.

FLORANTE

Ce n'est pas mon dessein. 220

FILANDRE

Il est vrai que vos yeux ont des grâces exquisas,
Qu'une autre ne peut mieux mériter nos franchises,
Et que, vous comparant à celle qui m'a pris,
On aurait de la peine à qui donner le prix.
Mais, quelques doux appas dont vous soyez pourvue, 225
En m'ôtant la raison l'Amour m'ôta la vue :
Je préfère ma dame à toute autre beauté ;
Mes yeux sont éblouis et mon coeur enchanté.
J'accorde que je quitte un bien incomparable
Pour semer sur du vent et bâtir sur du sable ; 230
Je recevrais chez vous des traitements meilleurs ;
Mais un secret destin porte mes voeux ailleurs.

FLORANTE

Dis qu'un secret destin porte ailleurs ta folie.

FILANDRE

Florante est toujours gaie et sans mélancolie.

FLORANTE

Non, non, crois qu'en riant je dis la vérité. 235
Et qui ne rirait pas de ta légèreté ?
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton âme ?
On pourrait l'excuser en l'esprit d'une femme,
Puisque, selon l'erreur de votre jugement,
Elle est de son instinct sujette au changement : 240
Mais que ces esprits forts, ces miroirs de constance,
Fassent au moindre vent si peu de résistance,
Que leur fidélité manque aux premiers effets,
C'est un sujet de rire, ou l'on n'en eut jamais.

FILANDRE

Si tu considérerais combien l'absence est forte, 245
On ne te verrait pas discourir de la sorte.
Ta présence aurait pu divertir ce malheur,
Car qui voit le soleil sent toujours sa chaleur ;
Mais quand on s'en éloigne, et qu'un épais nuage
Arrête son effet et cache son visage, 250
Alors on obéit à la nécessité ;
Et recourir au feu n'est pas légèreté.

FLORANTE

Il est vrai, ton amour est la constance même.
Traître ! J'étais absente, et tu vois que je t'aime :
J'ai les mêmes ardeurs et le même souci ; 255
J'ai vécu sans te voir, et sans changer aussi.
Sans te voir ! Je m'abuse, et ma triste pensée
M'a toujours de Filandre une image tracée :
Je t'ai vu tous les jours, je t'ai parlé cent fois.

FILANDRE

Il ne m'en souvient point. 260

FLORANTE

Mais sans yeux et sans voix :
Je n'étais pour mon mal que trop ingénieuse,
Ma mémoire trop bonne et trop officieuse.

FILANDRE

Et moi je ne saurais me vanter de ce point :
J'ai bientôt oublié ce que je ne vois point. 265

Excuse en ton malheur ma mémoire inféconde,
Ou que de ce défaut la nature réponde.
Mais je vois Célimène... Admire sa beauté,
Et ne condamne plus mon infidélité.

FLORANTE

Va, barbare, à mes yeux lui conter ton martyre ;
Obtiens de cet objet ce que ton coeur désire ;
J'y consens, infidèle, adore ses appas.

270

FILANDRE *(allant à Célimène)*

Tu profiterais peu de n'y consentir pas.

(Elle se cache derrière les arbres ainsi qu'Orante.)

FLORANTE

Cachons-nous pour l'ouïr.

SCÈNE IV

Célimène, Filandre.

FILANDRE

Adorable merveille,
En beauté sans exemple, en rigueur sans pareille,
Quand voulez-vous tarir la source de mes pleurs ?
Quand sera votre esprit sensible à mes douleurs ?
Ces rochers orgueilleux en des ruisseaux se fondent,
Ils entendent mes cris, leurs échos me répondent ;
Et quand j'ai demandé si mon mal inouï
Finirait quelque jour, elles m'ont dit oui.

275

280

Vous conservez pourtant votre rigueur extrême,
Et je n'ose espérer que vous parliez de même.

CÉLIMÈNE

Où peut être ma soeur ?

285

FILANDRE

J'implore du secours,
Aimable Célimène ; entendez mes discours.

CÉLIMÈNE

L'avez-vous vue ici ?

FILANDRE

Vous me fermez l'oreille,
Pour ne pas avouer mon ardeur sans pareille.

290

CÉLIMÈNE

Où la puis-je trouver ?

FILANDRE

Dieux ! Que de cruauté !
Je parle de mon mal, inhumaine beauté.

CÉLIMÈNE

Je la cherche partout.

FILANDRE

Cruelle, oyez ma plainte,

295

Donnez un mot au mal dont mon âme est atteinte.

CÉLIMÈNE

Dieux ! Que ces importuns me dérobent de temps !
Je les fais tous souffrir, ils sont tous mécontents ;
Ce n'est que de mon coeur que leurs plaisirs dépendent,
Je n'en possède qu'un, et tous me le demandent. 300
Qui le doit obtenir ? Qui seront les jaloux ?
Nul de vous ne l'aura, pour vous accorder tous.

FILANDRE

Comparez nos tourments, considérez nos peines ;
S'ils ont versé des pleurs, j'en verse des fontaines ;
S'ils sentent quelque ardeur, je m'en sens consumer ; 305
Ils aiment froidement, et je sais seul aimer.

CÉLIMÈNE

Tous en disent de même.

FILANDRE

Et seul je dois le dire,
Si la plainte est plus juste où la fortune est pire.
Filandre sait mourir s'ils savent endurer ; 310
Son inclination ne se peut comparer.
Pour vous j'ai violé l'amitié la plus sainte
Dont jamais ici-bas une âme fut atteinte.
Il n'était rien d'égal à mes contentements,
Je causais de l'envie aux plus heureux amants. 315
Je pouvais loin de vous défier la fortune ;
J'obligeais trop Florante, et je vous importune ;
Tous mes vœux l'honoraient, et vous les refusez ;

Je les voyais chéris, je les vois méprisés.

CÉLIMÈNE

Adieu, je hais l'amour d'un esprit infidèle,
Et je ne prétends rien au bien de cette belle :
Reportez-lui ce coeur que vous me présentez ;
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.
Elle s'en va, et Filandre demeure confus.

320

SCÈNE V

Orante, Florante, Filandre.

(L'abondant.)

FLORANTE *(sortant d'entre les arbres)*

Ô qu'il est satisfait, et qu'il profite au change !
Soi-même il se punit, et m'offensant me venge.
Filandre, qui méprise est enfin méprisé.

325

FILANDRE

Je n'attendais pas mieux que d'être refusé ;
Et je jure le ciel que s'il m'était possible,
Je me dégagerais de cette âme insensible,
Que ce coeur brûlerait de ses feux anciens,
Que je m'enchaînerais de mes premiers liens.

330

FLORANTE

Oui, si la chaîne aussi t'était encore offerte,
Mais ce soin me travaille assez légèrement :
Un bien que chacun fuit se conserve aisément.

335

J'ai vu le peu d'état qu'on fait de ton service,
Et je ne crains pas fort qu'aucune te ravisse.
Je meure, il est bien vrai que l'amour n'a point d'yeux ;
Je réputais jadis mon destin glorieux ;
Quand ton affection s'offrait à ma mémoire, 340
Je croyais tout Paris envieux de ma gloire ;
Que Filandre écrivît, que Filandre parlât,
Je ne croyais jamais qu'un autre l'égalât.
Opinion bien fausse, et que je n'ai plus eue
Depuis que la raison m'a dessillé la vue ! 345
Je n'estime plus tant les charmes de ta voix ;
Je m'étonne bien plus de l'erreur ou j'étais.
Mon âme s'est rendue à de faibles atteintes ;
Tu sais mal caresser et mal faire des plaintes.
Ne figurant pas mieux ta peine et ton souci, 350
Célimène a raison de te traiter ainsi.
Tu lui parlais de pleurs, et c'est honte à Filandre
D'être cru seulement capable d'en répandre.
Est-ce par ces discours, ou par cette action
Qu'un homme doit prouver son inclination ? 355
Me tenant ces propos, permets-moi de le dire,
De si froids compliments m'exciteraient à rire.

FILANDRE

Épargne un malheureux ; et quelque qualité
Dont jadis ton esprit ait le mien enchanté,
Crois que tu pourrais peu sur cette âme inhumaine, 360
Qu'en mon lieu tu serais en une même peine.
Elle n'estime rien que ses propres appas ;
Vénus sous mes habits ne la toucherait pas :
Tous objets sont communs à ce coeur insensible.

FLORANTE

Et si je lui plaisais ?

365

FILANDRE

Tu ferais l'impossible.

FLORANTE (*à Orante*)

Madame, agréerez-vous ces divertissements ?
Que Filandre m'envoie un de ses vêtements ;
Vous rirez de la feinte, et je suis assez vaine
Pour espérer l'honneur de toucher Célimène.
Sous le titre d'amant et d'un de vos neveux,
Croyez qu'en peu de jours j'obtiendrai de ses vœux.
Je n'arrivai qu'hier, et, n'étant pas connue,
Il m'est aisé de feindre et de tromper sa vue.

370

ORANTE

Ce divertissement ne peut être que doux,
De voir Florante amant, et Filandre jaloux.

375

FILANDRE

Ta force en cet effet serait incomparable,
Tu ne me serais plus qu'un objet adorable ;
De tels vœux dépendrait tout mon contentement,
Et je mépriserais l'amante pour l'amant.

380

FLORANTE

Je ne t'oblige à rien, et fais cette entreprise
Sans dessein que ton coeur me rende sa franchise.
Ne dis point qui je suis aux beautés de ce lieu,

Et m'envoie un habit.

FILANDRE

Dans un moment.

385

FLORANTE

Adieu.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Célimène, Félicie.

CÉLIMÈNE

Pourquoi m'accusez-vous de trop de retenue ?
Je ne réserve rien, et mon humeur est nue.
Qui peut, si ce n'est vous, chérir mes intérêts ?
Et qui doit que ma soeur partager mes secrets ?

390

FÉLICIE

Quelque si libre humeur dont un esprit puisse être,
Il est bien malaisé qu'il fasse tout paraître :
Toujours quelque secret se réserve au dedans,
Qui même n'est pas su des plus chers confidents ;
Et surtout en amour la plus libre est secrète,
Et comme elle est aveugle elle est aussi muette.
On ne s'ose fier à son meilleur ami,
Et le coeur le plus franc ne s'ouvre qu'à demi.
Posséder tant d'attraits, être si recherchée,
Captiver mille esprits, et n'être point touchée !
Ah ! Ma soeur, croyez-vous qu'on le puisse estimer ?
Le ciel vous a-t-il faite incapable d'aimer ?
Évitez-vous les coups dont toutes sont blessées,

395

400

Et n'eûtes-vous jamais de pareilles pensées ?
L'Amour est un archer qui n'a jamais failli. 405
Si le coeur ne se rend quand il est assailli,
Il prend une autre voie, il le force, il le blesse,
Et l'orgueilleuse alors reconnaît sa faiblesse.
Si vous ne vous rendiez aux amants de ces lieux,
Ce dieu pour vous toucher susciterait des dieux. 410
Il faut que tout défère à sa force indomptée,
Et son intention ne peut être évitée.

CÉLIMÈNE

Il est maître des coeurs qui se laissent dompter ;
Mais quand on le veut fuir, on le peut éviter.

FÉLICIE

Ce dieu, comme il lui plaît, atteint les plus cruelles : 415
On prend la fuite en vain, ma soeur ; il a des ailes.

CÉLIMÈNE

Mais les ailes qu'il a sont courtes quand il naît.
Cet enfant vole-t-il, faible encor comme il est ?

FÉLICIE

On ne sent pas l'amour au point de sa naissance ;
Et qui ne le sent pas ne craint point sa puissance. 420

CÉLIMÈNE

Mais sitôt qu'on le sent on l'évite aisément.

FÉLICIE

Alors il sait voler, et l'on fuit vainement.

CÉLIMÈNE

Aussi je n'ai jamais sa force méprisée,
Et mon âme à ses traits est toute disposée ;
Mais de les prévenir, les prendre en son carquois, 425
Et de ma propre main me ranger sous ses lois,
Qui me voudrait, ma soeur, conseiller de le faire,
Ne me donnerait pas un avis salutaire.
J'approuve qu'un esprit mette les armes bas,
J'approuve fort aussi qu'il ne se rende pas. 430
Je n'aimerai jamais qu'Amour ne m'ait blessée ;
Si je lui dois céder, j'y veux être forcée.

FÉLICIE

Avouez toutefois que parmi tant d'amants
Qui révèrent en vous des attraits si charmants,
Il s'en trouve quelqu'un qui vous plaît davantage, 435
Et dont plus volontiers vous agréeriez l'hommage.

CÉLIMÈNE

Alidor vaut beaucoup.

(Alidor entre avec Lysis.)

FÉLICIE

Que ses attraits sont doux !

CÉLIMÈNE

Mais je le vois qui vient, ma soeur ; retirons-nous.

FÉLICIE

Craignez-vous son abord ?

440

ALIDOR

Je la vois, l'inhumaine.

(Félicie et Célimène sortent.)

FÉLICIE *(à Alidor)*

Je travaillais pour vous, mais j'ai perdu ma peine.

SCÈNE II

Alidor, Lysis.

ALIDOR

Hélas ! Cruel ami, que ma douleur te plaît !
Vois comme elle me fuit, l'insensible qu'elle est :
Et tu dis que le temps la rendra plus traitable !
Tu retardes l'arrêt de mon sort lamentable ;
Tu me retiens le bras, tu diffères ma mort !
Tu vois, tu vois, Lysis, si je me plains à tort.

445

LYSIS

Alidor, elle est fille, et la fille est changeante :
Nous la verrons un jour t'être plus indulgente.

450

Le temps amollira ce courage inhumain ;
 Elle fuit aujourd'hui, tu l'atteindras demain.
 Il faut longtemps souffrir, la respecter, la craindre ;
 Ne l'avoir pas suivie est un pas pour l'atteindre.
 Les preuves de respect sont de puissants appas ; 455
 Tu t'éloignerais d'elle, osant suivre ses pas.
 Fais tes vers seulement, rêve sur sa louange,
 Préfère ses attraits à la beauté d'un ange ;
 Parle de son esprit, de son teint, de sa voix,
 Puisque c'est le dessein qui t'amène en ces bois. 460
 Décris tous les attraits dont le ciel l'a douée :
 Une fille, Alidor, aime d'être louée.
 Tu traites sans dessein mille sujets divers,
 Et ta maîtresse encor n'a point eu de tes vers !
 Ne crains point de faillir ni de perdre ta peine ; 465
 On n'estime aujourd'hui que les fruits de ta veine.

ALIDOR

Il est vrai que j'ai l'art de flatter qui me plaît ;
 Je peins quand bon me semble un oeil plus beau qu'il n'est,
 Je dore les cheveux, ou ma plume se joue
 À noircir un sourcil et farder une joue. 470
 J'ai toujours de la neige, et quelquefois j'en mets
 Sur un sein qui n'en eut et n'en aura jamais.
 Je prête à qui je veux des oeillets et des roses ;
 Je donne de l'éclat aux plus communes choses,
 Et j'ai fait estimer cent visages divers 475
 Qui n'avaient toutefois rien de beau qu'en mes vers.
 Mais tout est au-dessous de sa beauté parfaite ;
 Ma muse en ce travail est timide et muette.
 J'admire les effets de cet objet vainqueur
 Qui me glace la veine et m'échauffe le coeur : 480
 Toujours le premier mot a ma plume arrêtée ;

Je l'ai mille fois prise et mille fois quittée ;
Mon jugement s'égare en ses moindres appas.
J'écirai toutefois ; mais ne t'éloigne pas.

(Il prend des papiers qu'Alidor lui donne, et se retire à l'autre côté du bois ; il déploie le premier et lit.)

(ALIDOR.)

LYSIS

J'attendrai cependant en ce lieu frais et proche.
Mais vois si tu n'as point quelques vers en ta poche ;
Je me divertirai par ce doux entretien ;
Je ne puis estimer de style que le tien.

485

ALIDOR

Je ne puis que louer de sa rare beauté :
Mon abondance ici fait ma stérilité.

490

(À CALISTE.)

(Il vient à Alidor.)

LYSIS *(déploie un autre papier, et lit)*

As-tu bien réussi ?

(Il lit.)

(Il continue.)

ALIDOR

Jamais pauvre rimeur

N'eut tant d'ambition et moins de bonne humeur.
 J'ai fait ce peu de vers depuis que je travaille :
 Écoute si j'ai rien imaginé qui vaille. 495
 « Enfin qu'ordonnez-vous, inhumaine beauté ?
 Quand ne verrai-je plus en votre cruauté
 Des sujets de me plaindre et d'épandre des larmes ?
 Quand serai-je plus cher à votre oeil mon vainqueur ?
 Quand sera votre coeur 500
 Aussi doux que vos charmes ?
 Ne finirez-vous point le cours de ma misère ?
 Dois-je chercher la mort ?... »
 Mon amour me fournit mille pensers divers,
 Et je n'en puis trouver pour achever ce vers. 505

(Il s'en va.)

LYSIS

Cet oeuvre est au-dessus de ton style ordinaire.
 Je t'attends au logis, je crains de te distraire :
 Achève, cher ami ; je te nuis en ces lieux.
 Surtout exprime bien la douceur de ses yeux.

(Il s'endort.)

ALIDOR (*seul, assis et appuyé contre un arbre*)

Quitte, quitte, Alidor, ce pénible exercice : 510
 De tes pleurs seulement écris son injustice ;
 Seuls ils peuvent prouver tes transports innocents,
 Seuls ils peuvent parler des ennuis que tu sens ;
 Et c'est bien vainement qu'un malheureux présume
 De fendre un coeur si dur avec des traits de plume. 515
 Jetez, arbres, voyant comme je brûle ici,
 Les pleurs que vous jetez quand vous brûlez aussi.

Si d'Amour autrefois vous sentîtes la force,
Si vous avez été sans mousse et sans écorce,
Tremblez, soyez atteints au récit de mes maux. 520
Est-il quelque martyr égal à mes travaux ?
Mais que mon oeil est las de souffrir la lumière !
Quel assoupissement me ferme la paupière ?
Dieux ! Appelez mon âme en cet heureux sommeil,
Accordez à mes yeux un dormir sans réveil. 525

SCÈNE III

Félicie, Célimène, Alidor, endormi.

CÉLIMÈNE

Dieux ! Que ces importuns ont peu de complaisance,
Et qu'il est malaisé d'éviter leur présence !
Ma soeur, n'y sont-ils plus ?

FÉLICIE

Oui, je les vois là-bas.

CÉLIMÈNE

Adieu. 530

FÉLICIE

Reviens ; je ris, et je ne les vois pas.

CÉLIMÈNE

Je m'aime aujourd'hui seule, et si pas un se montre...

FÉLICIE

Dieux ! Quelle peur as-tu ?

CÉLIMÈNE

Celle de leur rencontre.

FÉLICIE

Alidor te déplaît ? Cruelle, tu le fuis ?

535

CÉLIMÈNE

Parfois, selon le temps et l'humeur où je suis.
En de certains moments j'aime d'ouïr ses plaintes,
Je lui réponds des yeux et je flatte ses craintes,
Je vante son esprit, j'estime ses discours.
Mais cette bonne humeur ne dure pas toujours :
J'abhorre bien souvent un si triste langage ;
Un homme plus joyeux me plairait davantage.

540

FÉLICIE

Tu le peux rendre tel.

CÉLIMÈNE

Comment ?

(Apercevant Alidor endormi.)

FÉLICIE

Par ta pitié.
Paie ce que tu dois à sa chaste amitié :

545

Je le paie à l'amour que son ami me porte ;
Imite mon humeur, traite-le de la sorte.
Lysis, s'il t'en souvient, n'était pas si joyeux
Alors que je trouvais son abord ennuyeux ; 550
En la plus belle humeur il répandait des larmes :
Mais depuis que l'amour m'a fait rendre les armes,
Il ne dit plus je brûle, il ne dit plus je meurs,
Et nous rions tous deux en nos pires humeurs.
Mais j'avise Alidor sous ce divin feuillage : 555
Vois comme les ennuis ont changé son visage :
Le ciel ferme ses yeux pour arrêter ses pleurs,
Et tu ne seras point sensible à ses douleurs ?
Ramassant le papier qu'Alidor a laissé tomber.
Lis ces vers qu'il t'adresse. 560

CÉLIMÈNE

Ô dieux, cette importune
M'imputera toujours ma mauvaise fortune !

FÉLICIE

Écoute : « À Célimène... »

CÉLIMÈNE

Achève, j'y consens.

FÉLICIE

« L'agréable sujet des ennuis que je sens. » 565
Eh bien ! Ai-je raison ?

CÉLIMÈNE

Lis tôt, ou je te laisse.

(Elle lit.)

FÉLICIE

Qu'elle sait bien cacher le tourment qui la presse !
« Enfin qu'ordonnez-vous ? etc. »
Vois-tu comme ta grâce a touché ses esprits ?
En composant ces vers le sommeil l'a surpris :
Par deux mots ajoutés tu peux flatter sa peine,
Et perdre, en le sauvant, le titre d'inhumaine.

570

CÉLIMÈNE

Écris-les de ta main.

FÉLICIE

La tienne l'a blessé.

575

CÉLIMÈNE

Donne donc, j'écrirai.

FÉLICIE

Quoi ?

CÉLIMÈNE (*écrivain*)

« Qu'il est insensé,
Qu'il a peu de raison d'aimer ce qui le blesse,
Que mon peu de dessein témoigne sa faiblesse ;
Enfin... »

580

(Elle écrit.)

FÉLICIE

N'achève pas, donne-moi cet écrit.
Bons dieux ! On ne peut rien sur ce farouche esprit.

CÉLIMÈNE

Qu'y mets-tu ?

FÉLICIE

Qu'il espère.

585

CÉLIMÈNE

Espérances frivoles.

FÉLICIE

Et si je te veux faire avouer ces paroles,
Je veux à cet amant procurer ta pitié :
Je gagnerai ta haine, ou lui ton amitié.
Je jure à ton humeur une éternelle guerre.
Cruelle, as-tu dessein de dépeupler la terre ;
Et seras-tu constante en ce rigoureux point
De blesser tous les coeurs et de n'en guérir point ?
Espères-tu du fruit à ta froideur extrême ?
Et vaux-je moins que toi pour avouer que j'aime ?

590

595

CÉLIMÈNE

L'amour te paie-t-il du souci que tu prends
De le rendre adorable aux coeurs indifférents ?
Te charges-tu du soin d'établir son empire ?
Ta voix peut-elle plus que les traits qu'il nous tire ?
Si j'aimais Alidor, il devrait son secours

600

À son propre mérite, et non à tes discours :
Son pouvoir t'est suspect prenant pour lui les armes ;
Et, pensant l'obliger, tu fais tort à ses charmes.
Son humeur seulement a de puissants appas
Et peut plus que ta voix.

605

FÉLICIE

Et tu ne t'y rends pas ?

CÉLIMÈNE

En voudrais-tu jurer ?

FÉLICIE

Oui, si je te dois croire.

CÉLIMÈNE

Il peut beaucoup sans toi ; n'ôte rien à sa gloire.

FÉLICIE

Qu'elle est dissimulée !

610

ALIDOR (*rêvant*)

Ah ! Tu sais mon tourment !
Un mot, belle inhumaine, un regard seulement.

FÉLICIE

Il rêve, écoutons-le.

ALIDOR

Je pourrais toute chose,
Tu ne peux m'échapper ; mais quoi que je propose...

615

CÉLIMÈNE

Je crains peu ce danger.

ALIDOR (*rêvant*)

Je tremble à ton aspect.
Quoi ! Rien à mon amour ? Quoi ! Rien à mon respect ?
Cruelle, ôte-moi donc ta présence fatale,
Et ne m'oblige point au tourment de Tantale.
Adieu, laisse-moi seul.

620

(Elle veut s'en aller.)

CÉLIMÈNE

Vois combien il me plaît :
Je lui veux obéir, tout endormi qu'il est.

FÉLICIE

Attendons son réveil.

CÉLIMÈNE

Pour moi, je me retire,
Et tu m'as obligée à beaucoup de martyre.
Mais j'aperçois Orante, et quelqu'un qui la suit.

625

SCÈNE IV

Orante, Florante, sous le nom de Floridan, Célimène, Félicie, Alidor, endormi.

(Aux deux soeurs.)

ORANTE

Je l'avise à propos, et le ciel nous conduit.
Nous allions vous trouver : agréez la visite
Que ce beau cavalier doit à votre mérite ;
C'est un de mes neveux arrivé fraîchement.

630

CÉLIMÈNE

Il m'oblige beaucoup.

FÉLICIE

Ô dieux, qu'il est charmant !

FLORIDAN

Surpris, saisi, confus auprès tant d'excellence,
Mon meilleur compliment naîtra de mon silence.
Je vois d'un oeil charmé vos divines beautés,
Et je crois me trouver en des lieux enchantés.
Ce bois est-il, Amour, le séjour de ta mère ?
Est-ce le bois de Paphe, ou celui de Cythère ?
Ah ! Qu'ici ton pouvoir a d'effet sur les sens,
Et que ces deux beautés te font donner d'encens !
Qu'en ces lieux la raison a d'inutiles armes !
Qu'on y pousse de vœux ! Qu'on y répand de larmes !
Et que ma tante, hélas ! Aimait peu ma santé
Alors qu'à ce devoir son conseil m'a porté !

635

640

645

CÉLIMÈNE

Votre discours est sain, quoi qu'd nous persuade ;
Et ce beau teint n'est pas la couleur d'un malade.

FLORIDAN

Hélas ! Si la raison me manque de secours,
Que vous verrez changer mon teint et mes discours !
Vous voir sans vous aimer n'est pas un bien possible : 650
Je ne suis pas de roche, et ce coeur est sensible.
Madame, pardonnez à ma témérité,
Mes vœux seront bornés de votre volonté ;
Vous n'accuserez point une langue indiscrete ;
Je saurai bien aimer d'une amitié muette. 655

CÉLIMÈNE

Je trouve en vos discours de si charmants appas,
Que vous me haïriez de ne me parler pas.
Le silence sied mal aux bouches si discrètes,
Et l'on voudrait, monsieur, les voir toujours ouvertes.

FÉLICIE

Ô dieux ! Qu'il est charmant ! 660

(Voyant Alidor endormi.)

FLORIDAN

Mon silence et ma voix
De vos commandements prendront toujours les lois.
Mais que je crains, Amour, les maux que tu m'apprêtes !
Je vois déjà, Madame, une de vos conquêtes.

À peine vos beautés ont attiré mes pas,
Que voilà qu'à vos pieds je vois des gens à bas.
Que cette vue, hélas ! Menace ma franchise,
Et que je serai fort si j'empêche ma prise !

665

CÉLIMÈNE

Je n'ai point de dessein sur votre liberté.

FLORIDAN

Vous me défendez donc de voir votre beauté ?

670

CÉLIMÈNE

Vous redoutez, monsieur, une faible ennemie.

FLORIDAN

Je sens déjà l'effet de sa force infinie.

FÉLICIE

Que ses yeux sont charmants ! Que sa voix a d'attraits !

CÉLIMÈNE

Nous souffrons le soleil, et le logis est près.
Vous plaît-il de le voir ?

675

(Il sort avec Célimène et Félicie.)

FLORIDAN

Acceptez ma conduite.

(Elle sort.)

ORANTE (*à part*)

L'heureux effet ! Ô dieux ! Favorisez la suite.

SCÈNE V

(*Il lit.*)

ALIDOR (*éveillé*)

Sommeil, heureux charmeur des ennuis que je sens,

Pourquoi m'as-tu rendu la liberté des sens ?

Hélas ! Par ta faveur je parlais à ma dame ;

680

À ses yeux inhumains j'ai découvert ma flamme,

Et quoique sa rigueur étouffât mon espoir,

Je jouissais pourtant du bonheur de la voir.

J'ai, malgré ses efforts, sa belle main pressée ;

Cet agréable songe a flatté ma pensée :

685

De ce bien maintenant mes désirs sont privés.

Mais, ô dieux ! Quelle main a ces vers achevés ?

« Ne finirez-vous point le cours de ma misère ?

Dois-je chercher la mort ? – Non, Alidor, espère. »

Pourrais-je désormais voir le ciel sans mépris

690

Si la main de ma dame avait ces mots écrits ?

« Non, Alidor, espère. » Ô dieux ! Le dois-je croire ?

Puis-je sans vanité me donner cette gloire ?

Non, quelqu'un qui passait, touché de mon tourment,

À ces vers achevés par divertissement.

695

Je ne me flatte point de ce bonheur insigne ;

L'oser imaginer, c'est en paraître indigne.

J'espérerai pourtant, et croirai que le sort

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Célimène, suivie d'Alidor, qui l'entend sans se montrer à elle.

CÉLIMÈNE

C'en est fait, ma raison est lasse 700
De tenir contre tant de grâce ;
Mon courage est trop faible, il ne me peut aider,
Et le dieu des amants m'a tiré la plus forte
De toutes les flèches qu'il porte.
Hé bien. Amour, il faut céder. 705

ALIDOR *(à part)*

Dieux ! Est-ce en ma faveur qu'elle tient ce discours ?
Puis-je, après tant de maux, espérer du secours ?

CÉLIMÈNE

Enfin tôt ou tard ce dieu touche
Et la facile et la farouche :
On peut craindre son mal, on le peut retarder, 710
Mais d'être toujours froide et dans l'indifférence,
C'est une frivole espérance.
Hé bien, Amour, il faut céder.

ALIDOR (*à part*)

Amant le plus heureux qui soit en l'univers !
Ce discours favorable est l'effet de tes vers.

715

CÉLIMÈNE

En vain notre coeur prend les armes
Contre d'inévitables charmes,
Il se rend à celui qui le doit posséder ;
Et l'orgueilleux qu'il est blâme après sa défaite
La résistance qu'il a faite.
Hé bien, Amour, il faut céder.

720

ALIDOR (*à part*)

Enfin le ciel me rit, mes vœux sont approuvés,
Et sa main favorable a mes vers achevés.

CÉLIMÈNE

Toutes nos défaites sont vaines,
Et tes lois sont si souveraines,
Qu'on voit même des dieux forcés de les garder.
Il n'est âme si dure et si pleine de glace
Où tes flammes ne trouvent place.
Hé bien, Amour, il faut céder.

725

ALIDOR (*l'abondant*)

Abordons-la sans crainte. Obligé désormais
À vous offrir des vœux si je le fis jamais,
Que je baise à genoux cette main favorable
Qui vient de relever l'espoir d'un misérable.
Donc ces beaux yeux sont las de me voir soupirer ?

730

Donc il m'est ordonné de vivre et d'espérer,
Et, comme un doux vainqueur conserve sa conquête,
Vous aurez diverti la mort qui m'était prête ?
Oui, je vis, et j'espère un destin plus humain,
Puisqu'il faut obéir à cette belle main.

735

CÉLIMÈNE

Quoi, j'ai tracé ces mots ? La croyance indiscreète !
Voyez comme aisément on croit ce qu'on souhaite.
Perdez un peu, monsieur, de cette vanité,
Et ne me louez point de tant de charité.

740

ALIDOR

Voulez-vous plus longtemps prolonger mon supplice,
Et vous repentez-vous d'un acte de justice ?
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaits,
Quand même vous rendriez mes désirs satisfaits ?
Dieux ! Qu'à se déclarer une fille a de peine !
Vous ne défendez pas qu'on vous nomme inhumaine :
Quand je vous appelais sourde, ingrate et sans yeux,
C'était là vous donner des titres glorieux ;
Vous trouviez des appas en mon sort lamentable,
Et vous vous offensez du titre d'équitable ;
Vous n'osez avouer une bonne action
Que vous avez rendue à mon affection.

745

750

755

CÉLIMÈNE

Je n'en puis avouer ni mauvaise ni bonne :
Je n'ordonne la vie et ne l'ôte à personne ;
C'est assez, Alidor, que chacun songe à soi ;
Je ne conserve point ce qui n'est point à moi.

ALIDOR

Mais par la loi d'amour je suis à Célimène.

760

CÉLIMÈNE

Elle n'a jamais eu ni d'amour ni de haine.
Vous savez mon humeur : je fuis ces passions,
Et je suis seulement mes inclinations.

ALIDOR

Quoi, toujours insensible et sourde à mes prières !

CÉLIMÈNE

Toujours ferme et constante en mes humeurs premières.

765

ALIDOR

Un peu moins qu'autrefois.

CÉLIMÈNE

Toujours également.

ALIDOR

Alidor n'est pas sourd.

CÉLIMÈNE

Ni moi pareillement.

(Il sort.)

ALIDOR

Non, car vous m’entendez. Adieu, vivez heureuse,
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse,
Étouffez tout l’espoir qui me peut secourir ;
Je porte à mon côté le moyen de guérir.

770

SCÈNE II

CÉLIMÈNE *(seule)*

Ô dieux ! Cette importun a ma voix entendue
Alors que j’avouais que je me suis rendue ;
Il a reçu pour lui cette confession,
Et croit être l’objet de mon affection.
Mais las ! Quoi que je doive à son amour extrême,
Il est bien abusé quand il croit que je l’aime ;
Un amant bien plus rare occupe mes esprits :
Il me demande un coeur qu’un autre a déjà pris ;
Floridan l’a forcé, mais avec tant de gloire,
Qu’il n’a que d’un moment acheté sa victoire,
Et qu’ayant jusqu’ici méprisé tant d’amours,
Je me rends à l’appas de ses premiers discours.
Mais quelqu’un vient ici : mes plus chères pensées
Par cet autre importun sont toujours traversées.

775

780

785

SCÈNE III

Célimène, Filandre.

FILANDRE

Qui vous rend si pensive ?

CÉLIMÈNE

Un autre objet que vous.

FILANDRE

Alidor ou Tircis ?

790

CÉLIMÈNE

Non, un objet plus doux.

FILANDRE

Pâris ou Filidor ?

CÉLIMÈNE

Non.

FILANDRE

Timandre ou Géronde ?

CÉLIMÈNE

Vous le pourriez trouver en nommant tout le monde.

795

FILANDRE

Que j'apprenne son nom, et mes vœux sont contents.

CÉLIMÈNE

Adieu, devinez-le, je vous donne du temps.

FILANDRE (*l'arrêtant*)

Un mot, belle inhumaine : un certain gentilhomme
Nommé Flo... Floridan, c'est ainsi qu'il se nomme,
Venu depuis deux jours en ces lieux écartés,
N'a-t-il point salué vos divines beautés ?

800

CÉLIMÈNE

Il en a pris la peine.

FILANDRE

Est-il fort agréable ?

CÉLIMÈNE

C'est un homme divin, charmant, incomparable.

FILANDRE

On en fait de l'état.

805

CÉLIMÈNE

Vous parlez froidement :
Il est la vertu même.

FILANDRE

En un mot, votre amant.

CÉLIMÈNE

Filandre, parlez mieux : vous rire et me déplaire
Ne sont pas les moyens d'avancer votre affaire ;

810

On arrive autrement à notre affection
Que par la raillerie et l'indiscrétion ;
Il est vrai que la mienne est un but où Filandre
Avec tous ses efforts est bien fou de prétendre.

FILANDRE

Adieu, car je l'avise. Ô dieux ! Qu'il est charmant !

815

CÉLIMÈNE

Plus que vous.

FILANDRE

Je le crois.

CÉLIMÈNE

Mais plus infiniment.

FILANDRE *(en s'en allant, dit à Floridan)*

On attend votre vue avec impatience.

(Filandre se cache pour les entendre.)

FLORIDAN *(à part)*

Et tu la fuis, barbare, âme sans conscience !

820

SCÈNE IV

Florante, sous le nom de Floridan, Célimène.

CÉLIMÈNE

Que Floridan est triste !

FLORIDAN

Et qu'il l'est justement !
Ah ! Séjour malheureux !

CÉLIMÈNE

Ô dieux ! Quel changement !
Ces plaines que tantôt vous avez tant prisées,
Et que vous préféreriez aux rives élysées,
N'ont-elles pas encor leur première beauté ?
D'où vient à votre humeur cette inégalité ?

825

FLORIDAN

Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,
Madame, sa beauté m'est peu considérable ;
Ce sont des appas morts, sujets au moindre vent,
Et qui touchent les yeux sans passer plus avant.
Mais j'en trouve...

830

CÉLIMÈNE

Achevez.

FLORIDAN

Hélas ! Que puis-je dire,

835

Si je n'ose parler et si je le désire ?

CÉLIMÈNE

Et que devez-vous taire où tout vous est permis ?

FLORIDAN

Que dirai-je plutôt devant mes ennemis ?

CÉLIMÈNE

En avez-vous ici ?

FLORIDAN

De puissants, d'indomptables,
Et dont les coups mortels me sont inévitables.
J'ai toujours souhaité de vivre en ces déserts ;
J'y cherchais du repos, et c'est où je le perds.
Je ne puis opposer ni défense, ni larmes,
À la nécessité de mourir de leurs armes.

840

845

CÉLIMÈNE

Qui donc vous peut servir en ce cuisant souci ?

FLORIDAN

Vous seule.

CÉLIMÈNE

Contre qui ?

FLORIDAN

Contre vous seule aussi.

CÉLIMÈNE

Parlez plus clairement.

850

FLORIDAN

Divin charme des âmes !

Adorable sujet de mes nouvelles flammes !...

Mais faut-il achever ? À quoi tant de propos ?

Hé bien, ce sont vos yeux qui troublent mon repos :

Ces divins ennemis attaquent ma pensée,

855

Et leurs premiers regards ont ma raison forcée.

Pardonnez toutefois à ma témérité ;

Ma raison garde encor de son autorité,

Et me peut contenir dans l'étroite limite

Qu'impose à mon amour votre rare mérite ;

860

En mes plus vifs accès je ne me plaindrai pas,

Et pour votre repos j'éviterai vos pas.

Je n'augmenterai point cette troupe importune

Dont vous tenez en main l'espoir et la fortune ;

Je ne réclamerai ni vos vœux ni vos soins,

865

Je saurai mieux aimer et le témoigner moins.

C'est déjà trop parler : dieux ! Quelle ardeur me presse,

Que même en promettant j'enfreigne ma promesse !

CÉLIMÈNE

Las d'exercer ailleurs cette éloquente voix,

La venez-vous, monsieur, exercer dans ces bois ?

870

Épargnez nos esprits, dont les mœurs inciviles

Ont bien peu de rapport avec celles des villes,

Et ne m'obligez point aux mêmes compliments
Que celles de Paris rendent à leurs amants :
Ils seraient mal fondés, et je reçois les vôtres
Comme un propos commun que vous tenez à d'autres.

875

FLORIDAN (*feignant de s'en aller*)

J'ai promis de me taire. Adieu, mais quelque jour
On ne vous verra plus douter de mon amour.

CÉLIMÈNE

Non, non, encore un mot. Ô dieux ! Qu'il sait bien feindre !
On dirait qu'en effet son coeur se laisse atteindre.

880

FLORIDAN

Il est atteint déjà, Madame, et permettez,
Puisque ma voix vous plaît et que vous l'écoutez,
Que j'atteste le ciel et toute la nature
Que vous êtes l'objet du tourment que j'endure.
Si vous n'avez causé la misère où je suis,
Si votre occasion ne fait tous mes ennuis,
Si je connais que vous pour sujet de ma peine,
Puisse-je être des dieux et l'horreur et la haine,
Et qu'après mille morts une éternelle mort
Fasse endurer mon âme et déplorer mon sort !
Mais que je pousse en l'air d'inutiles paroles !
Vous tiendrez mes serments pour des serments frivoles,
Car on dit que les dieux, imposant des tourments,
N'en ordonnèrent point aux parjures amants.

885

890

CÉLIMÈNE

C'est qu'ils n'en trouvent point d'égaux à leur offense ;

895

Et ce point seulement a borné leur puissance.
Le traître et l'homicide ont leur peine aux enfers ;
L'impie et le voleur ont leurs feux et leurs fers ;
On ne peut éviter la suprême justice,
Qui toujours au forfait mesure le supplice. 900
Mais un parjure amant a fait une action
Qui n'a point de mesure et de proportion ;
Une éternelle flamme est pour lui trop humaine ;
L'excès de son péché le sauve de la peine.
Aussi quel honnête homme a ces crimes conçus ? 905
Mais allons au château discourir là-dessus ;
Le soleil en ces lieux ne laisse plus d'ombrage.

FLORIDAN

Que je reçois d'honneur !

(Ils sortent.)

CÉLIMÈNE

J'en reçois davantage.

SCÈNE V

FILANDRE *(sortant de l'endroit où il était caché)*

Dieux ! Avec quelle grâce elle fait le transi ! 910
Célimène est touchée, et je le suis aussi.
Il n'est rien de pareil à son rare mérite ;
Contre moi-même enfin moi-même je m'irrite.
Pesant ces qualités d'un esprit plus rassis,
Je n'aurais pas changé mes roses en soucis ; 915
Elle présiderait à ma flamme amoureuse,

Et ma condition serait encore heureuse.
Mais que veut Félicie ?

SCÈNE VI

Filandre, Félicie, cherchant sa soeur.

FÉLICIE

Elle n'est pas ici ?

FILANDRE

Que cherchez-vous ?

920

FÉLICIE

Ma soeur.

FILANDRE

Elle a bien du souci.

FÉLICIE

Et d'où lui provient-il ?

FILANDRE

D'amour.

FÉLICIE

Quelle vous porte ?

925

FILANDRE

Non, je serais bien vain de parler de la sorte ;
Car jamais un regard, ni la moindre action,
Ne m'a fait espérer son inclination.

FÉLICIE

À qui donc ?

FILANDRE

À l'objet le plus parfait du monde,
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde,
Enfin à Floridan.

930

FÉLICIE

Qui vous l'a dit ?

FILANDRE

Leur voix ;
Et tous deux fraîchement ils sortent de ce bois ;
Ces feuillages épais me cachaient à leur vue,
Et j'ai fort clairement Célimène entendue.

935

FÉLICIE

Qu'un jaloux a de peine ! Il croit tout ce qu'il craint.

(Il sort.)

FILANDRE

Vos yeux vous diront mieux si son coeur est atteint.

Adieu ; craignez vous-même une pareille peine,
Puisqu'il a bien touché cette belle inhumaine.

940

FÉLICIE *(seule)*

Ô conseil inutile à mon coeur languissant !
On ne craint plus un mal alors qu'on le ressent.
Cet aimable vainqueur a mon âme charmée.
Ô suprême malheur ! Ma soeur en est aimée,
Et sa rare beauté me défend d'espérer
Le fruit de le chérir et de le révéler.
Que n'ai-je ses attraits ! Pourquoi, nature avare,
Ne me puis-je vanter d'un visage aussi rare ?
Que ne l'ai-je pourvu d'une égale douceur !
Cruelle, devais-tu davantage à ma soeur ?
Je le caresserais, il m'ouvrirait son âme,
Je le divertirais de sa première flamme ;
D'un désir mutuel nos coeurs seraient atteints,
Je trahirais ma soeur, je romprais ses desseins.
Oui ; mais qu'aurait Lysis ? Que dois-je à sa constance ?
Sont-ce là ces ardeurs et cette résistance
Où nos vœux mutuels obligent nos esprits ?
Un autre me peut-il ôter ce qu'il m'a pris ?
Ô frivole discours ! Je suis ce qui m'attire :
Ce n'est pas mon dessein qui fait ce doux martyre,
Et la nécessité d'estimer ce qui plaît
Excuse mon esprit, tout volage qu'il est.

945

950

955

960

SCÈNE VII

Lysis, Félicie.

LYSIS *(la surprenant)*

Où songeait mon souci ?

FÉLICIE

Je songeais à vous-même.

965

LYSIS

Que je suis redevable à ton amour extrême !
Combien tu fais d'efforts pour un indigne amant,
Et que peu de ton sexe aiment si constamment !
Mille font vanité du titre de parjure :
Ce nom est maintenant une honorable injure ;
Toutes changent sans honte, et ta seule beauté
A de l'aversion pour l'infidélité.
Mais je ne te vois point en l'humeur ordinaire,
Et même dès l'abord j'ai semblé te déplaire.
T'importuné-je ici ?

970

975

FÉLICIE

Je ne m'y tiendrais pas.

LYSIS

Quelque souci pourtant change ces doux appas ;
Tu me vois à regret : veux-tu que je le die ?
Je crois que ton amour est un peu refroidie.

FÉLICIE

Je rirais comme toi, mais un mal de côté...

980

LYSIS

Dis que ton humeur souffre, et non pas ta santé.
On laisse rarement promener des malades ;
Leurs chambres et leurs lits bornent leurs promenades.
Tu tiens les yeux baissés, tu parles froidement.

FÉLICIE

Ô le jaloux esprit !

985

LYSIS

Peut-être justement.

FÉLICIE

Adieu, mon mal s'accroît.

LYSIS

Je te suis.

FÉLICIE

Non, demeure ;
Permits-moi seulement de reposer une heure :
Peut-être en ce sommeil mon mal s'apaisera.

990

LYSIS

Je ne te quitte point.

FÉLICIE

Fais ce qu'il te plaira.

LYSIS (*à part, en la reconduisant*)

Ô dieux ! Divertissez les sujets de ma crainte,
Et ne trahissez pas une amitié si sainte.

995

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Félicie, Florante, sous le nom de Floridan, Lysis et Alidor, cachés.

FÉLICIE

Que Floridan sait bien feindre les passions !
Ô dieux ! Comme il contraint toutes ses actions !
Avec combien d'adresse et combien d'artifice
Il promet à mes vœux un fidèle service !
Le plus judicieux, à le voir si transi, 1000
Croirait que mon sujet lui cause un vrai souci.
Que la franchise est rare en ce siècle où nous sommes !
La feinte seulement est la vertu des hommes.
L'Amour était jadis le roi des immortels ;
Au ciel comme en la terre il avait des autels : 1005
On révérait ses lois, on craignait sa puissance,
Et ses pires sujets vivaient dans l'innocence.
Mais ce dieu désormais est un nom seulement ;
Et nous voyons à peine un véritable amant.
L'un pour passer le temps se fait une maîtresse, 1010
L'autre pour signaler sa grâce et son adresse ;
L'un par civilité, l'autre par intérêt :
Enfin tous sont amants, et si pas un ne l'est.

FLORIDAN

Je vous atteste, ô dieux ! Mais qu'est-il nécessaire
De prouver par serment une flamme si claire ? 1015
Pouvez-vous justement douter de mon amour ?
Ne la voyez-vous pas, si vous voyez le jour ?

FÉLICIE

Oui, quelques passions dessus ce front sont peintes :
Vous soupirez parfois et vous poussez des plaintes.
Si je crois vos discours vous êtes tout de feu ; 1020
Enfin vous feignez bien, ou vous aimez un peu.
Mais vous me repaissez d'un espoir inutile :
Vous n'en aimez pas une, ou vous en aimez mille.
Vous tenez à ma soeur de semblables discours ;
Je vous ai vu moi-même implorer son secours. 1025

FLORIDAN

Ô la faible raison ! Si vous y prenez garde,
Lui parlé-je jamais que je ne vous regarde ?
Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,
Ou vous entendez mal le langage des yeux.
Lui jurant que je sens des ardeurs si parfaites, 1030
Mon oeil vous dit-il pas que c'est vous qui les faites ?
Alors qu'on aime bien souffre-t-on des témoins ?
Craindrais-je qu'on vous vît si je vous aimais moins ?
Non, je ne tiendrais pas mon amour si secrète,
Et je vous traiterais ainsi que je la traite. 1035

LYSIS (*caché, à Alidor*)

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

ALIDOR

Vos affaires vont mal.

LYSIS

Prépare-toi, mon bras, à punir ce rival.

FÉLICIE

Les effets, Floridan, prouveront vos promesses :
Faites-lui cependant un peu moins de caresses ;
Si vous l'aimez si peu, ne lui parlez point tant :
Elle a des qualités à faire un inconstant ;
Toute froide qu'elle est, je sais qu'elle vous prise,
Et ne craindrait pas fort de me ravir ma prise.
Adieu.

1040

1045

FLORIDAN

Je vous conduis.

FÉLICIE

Non, retournez chez vous ;
Ne faisons point d'ombrage à cet esprit jaloux.

FLORIDAN

Je vous obéis donc.

LYSIS (*caché*)

Dieux ! Qui l'eût jugé d'elle ?

1050

FÉLICIE

C'est me bien obéir que de m'être fidèle.

(Félicie sort.)

FLORIDAN

Je renonce, Madame, au bien de la clarté,
Si rien est comparable à ma fidélité.

SCÈNE II

Lysis, Alidor, Florante, sous le nom de Floridan.

LYSIS *(tirant son épée)*

Faut en voir un effet : traître, tu délibères.

FLORIDAN

Que voulez-vous ?

1055

LYSIS

Finir ta vie et nos misères,
Lâche et vil suborneur des esprits de ces lieux.

FLORIDAN

Qui vous fait ces rapports ?

LYSIS

Mon oreille et mes yeux.

Tu consultes encore ?

1060

FLORIDAN (*tirant l'épée*)

Arrête ; cette épée
Ne fut jamais en vain par ce bras occupée ;
Votre témérité s'apprête un châtiment ;
On ne me la fait point tirer impunément.

LYSIS

Ô le vaillant guerrier !

1065

FLORIDAN

Oui, vaillant, mais modeste.

LYSIS

Défends-toi seulement sans t'informer du reste ;
Ne crois pas m'apaiser par ce lâche entretien,
Et ne redoute pas mon malheur, mais le tien.
Nous verrons les effets que le ciel nous destine.

1070

FLORIDAN (*à Alidor*)

Remontrez-lui, monsieur, qu'il cherche sa ruine.

ALIDOR

Dieux ! Le plaisant combat !

LYSIS

Il ne m'étonne pas.

FLORIDAN

J'ai coutume de rire alors que je me bats.

LYSIS

C'est trop délibérer, lâche objet de ma haine.

1075

FLORIDAN

Et moi, c'est trop gausser et vous laisser en peine ;
Je sais quelle raison excite ce courroux ;
C'est un effet, monsieur, de vos soupçons jaloux.
Vous aimez Félicie, et sachant qu'elle m'aime,
Croyez que je réponds à son amour extrême ;
Mais qu'appréhendez-vous ? Mettez les armes bas :
Vous dussiez souhaiter de la voir dans mes bras ;
Et vous qui n'aspirez qu'à fléchir Célimène,
Ne suis-je point aussi l'objet de votre haine ?
De ce mal apparent l'effet vous sera doux :
En travaillant pour moi, je travaille pour vous.

1080

1085

ALIDOR

Comment ! Toutes les deux reçoivent ton hommage ?

FLORIDAN

Que je sois dispensé d'en dire davantage :
Si vous les possédez, serez-vous satisfaits ?
Rien ne peut divertir le dessein que j'en fais.
Vous serez obligés à ces heureuses feintes,
Et les remerciements succéderont aux plaintes :
J'aurai mis du remède à nos communs ennuis ;
Vous louerez mon esprit et saurez qui je suis.

1090

Votre mal et le mien également me touche :
La peur ne me met point ces discours en la bouche.
Si dans peu les effets ne surpassent vos vœux,
Unissez vos efforts et m'attaquez tous deux.

1095

ALIDOR

Que t'en semble, Lysis ?

LYSIS

Ô dieux ! Quelle apparence !
Sur la foi d'un rival fonder son espérance !

1100

FLORIDAN

Vous me connaissez mal.

LYSIS

Attendons toutefois,
Si le terme n'est long.

FLORIDAN

De deux jours ou de trois.

1105

(Lysis et Alidor sortent.)

ALIDOR

Adieu, fais que l'effet succède à ta promesse,
Et j'éterniserai ton nom et ton adresse.

SCÈNE III

Florante, sous le nom de Floridan, Filandre.

FLORIDAN

Pourquoi viens-tu si tard ? Je t'ai bien souhaité,
Et tu me manques bien en la nécessité.

FILANDRE

Comment ?

1110

FLORIDAN

Deux m'attaquaient : tu m'aurais secondée.

FILANDRE

Et la querelle enfin ?

FLORIDAN

Nous l'avons accordée.

Admire mon esprit, reconnais mon pouvoir :

Ce n'est qu'un en ces lieux que m'aimer et me voir ;

1115

Je fais mille jaloux, et toutes vos maîtresses

Sont prodigues pour moi de vœux et de caresses :

Les esprits les plus froids se sont laissé dompter.

Filandre bienheureux ! S'il s'en pouvait vanter,

Toute espérance alors me serait bien ôtée.

1120

FILANDRE

J'ai bien plus fait que toi.

FLORIDAN

Comment ?

FILANDRE

Je t'ai domptée.

FLORIDAN

C'est où je reconnais mon pouvoir inégal :
Je sais bien attaquer et je me défends mal ;
J'abats et l'on m'abat, je fais aimer et j'aime ;
Je fais que tout se rend et je me rends moi-même.

1125

FILANDRE

Il est vrai que tout cède à des charmes si beaux,
Et je me sens atteint de mille traits nouveaux ;
Je sais que ton mérite a touché Célimène ;
L'amour qu'elle a pour toi ne m'est plus incertaine :
Je la connus hier, et, caché dans ce bois,
J'entendis clairement ses soupirs et sa voix.
Je le cède, Florante, à ton mérite extrême,
Et crois que tu sais mieux mon métier que moi-même ;
Tu traites mieux l'amour avec moins de souci.
Mais je vois Félicie et Célimène aussi.

1130

1135

FLORIDAN

Adieu.

FILANDRE

Quoi, tu les crains ! Dieux que de retenue !

(Ils sortent.)

FLORIDAN

Cette règle d'amour t'est encore inconnue.
Je trompe l'une et l'autre, et toutes deux m'aimant,
Je dois à toutes deux parler séparément.

1140

SCÈNE IV

Célimène, Félicie.

FÉLICIE

Vous ne méprisez plus l'Amour ni son enfance,
Je ne vous entends plus défier sa puissance ;
Vous aimez à rêver ; ce visage est changé :
Je m'abuse, ma soeur, ou l'Amour s'est vengé,
Et, ne se fiant pas au pouvoir de ses charmes,
A fait à Floridan prendre pour lui les armes.

1145

CÉLIMÈNE

Je ne vous entends plus estimer vos liens :
Lysis n'a plus de part en tous vos entretiens ;
Votre humeur chaque jour devient plus solitaire :
Je m'abuse, ma soeur, ou cette amour s'altère.
L'humeur de Floridan a de certains appas
Qui, si vous l'avouez, ne vous déplaisent pas.

1150

FÉLICIE

Il plaît à tout le monde.

1155

CÉLIMÈNE

Il faut donc qu'il me plaise.

FÉLICIE

Mais ne craignez-vous plus ce tyran de notre aise,
Cet aveugle démon, ce poison des esprits,
Dont les fausses douceurs vous étai-ent à mépris ?

CÉLIMÈNE

Le craignez-vous, ma soeur ?

1160

FÉLICIE

J'ai franchi cet orage.

CÉLIMÈNE

Pour le franchir de même ai-je moins de courage ?
Dois-je avoir en horreur ce que vous approuvez,
Et ne pourrai-je pas tout ce que vous pouvez ?

FÉLICIE

Pourquoi donc mille amants qui vous ont tant aimée
N'ont-ils rien profité ?

1165

CÉLIMÈNE

Vous m'en avez blâmée :
Vous me peigniez l'Amour plein d'appas et d'attraits ;
Je vous crois maintenant, et je cède à ses traits.

FÉLICIE

En un mot, Floridan a votre âme touchée ; 1170
Son mérite vous plaît.

CÉLIMÈNE

En êtes-vous fâchée ?
Au moins ce choix est juste, et mon coeur enflammé
N'en quitte point un autre après l'avoir aimé ;
Je n'ai point de Lysis, dont la flamme fidèle 1175
De ma première amour doit être le modèle ;
Je n'ai point engagé mes inclinations ;
Le choix est libre encore à mes affections.

FÉLICIE

J'approuve ce dessein, et crois que Célimène
Ne se peut ennuyer d'une si belle peine ; 1180
J'estime infiniment ses rares qualités.

CÉLIMÈNE

Vous les estimez tant que vous les ressentez.

FÉLICIE

Non pas fort.

CÉLIMÈNE

Plus que moi.

FÉLICIE

J'aurais beaucoup d'affaires. 1185

CÉLIMÈNE

Vous en avez aussi plus que les ordinaires ;
Vous considérez trop toutes mes actions ;
Et vous m'importunez de trop de questions.
Pourquoi m'épiez-vous ?

FÉLICIE

Ô la folle croyance !
Voyez combien l'amour cause de défiance.
Mais ne vous plaignez point, je vous laisse en ce lieu,
Et ne vous suivrai plus.

1190

(Félicie sort.)

CÉLIMÈNE

Vous m'obligez ; adieu.

SCÈNE V

CÉLIMÈNE *(seule)*

Elle a beau se contraindre, on voit en son visage
De sa nouvelle flamme un trop clair témoignage.
Depuis que Floridan s'est fait voir en ces lieux,
Son amant l'importune et déplaît à ses yeux ;
Elle ne peut cacher le souci qui la touche ;
Son coeur à tout moment est trahi par sa bouche,
Et tant de questions font assez présumer
Le déplaisir qu'elle a de me le voir aimer.
Je l'aimerai pourtant ; et si l'effet succède
À mes chastes désirs il faudra qu'elle cède.

1195

1200

Je n'épargnerai plus ni caresses ni vœux.
Mais il vient justement à l'heure que je veux.

1205

SCÈNE VI

Célimène, Florante, sous le nom de Floridan.

FLORIDAN

Que ce teint est changé ! Quelle douleur vous presse ?
Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?

CÉLIMÈNE

Vous causez ma tristesse.

FLORIDAN

Quoi, vous suis-je importun ?

1210

CÉLIMÈNE

Votre civilité
Ne passe point, monsieur, pour importunité,
Et l'on souhaite plus qu'on ne craint vos visites
Depuis qu'on a jugé de vos rares mérites.

FLORIDAN

Madame, épargnez-moi, puisque les compliments
Doivent être bannis d'entre les vrais amants.
Ma seule affection vous est considérable,
Et le moindre mérite est au mien préférable ;
Je connais mes défauts ; pour me bien estimer,
Avouez seulement que je sais bien aimer.

1215

1220

J'ai peu de vanité ; mais au soin de vous plaire
 Il faut que tout me cède et que tout me défère ;
 De quelque insigne amour qu'on ait jamais parlé,
 L'ardente passion pour qui Troie a brûlé,
 Ces violents transports, ces furieux caprices, 1225
 Qui font à tant d'humains mépriser les supplices,
 Tout ce qui fait résoudre à d'extrêmes efforts,
 Ces aveugles ardeurs qui causent tant de morts,
 Les amours de jadis et toutes les traverses
 Qui faisaient prendre aux dieux tant de formes diverses, 1230
 Leurs accès les plus forts, leurs feux les plus pressants,
 Sont l'ombre seulement des ardeurs que je sens.
 Il faut un autre nom à mon amour extrême,
 Et c'est dire trop peu de dire que j'aime.

CÉLIMÈNE

Vous promettez beaucoup. 1235

FLORIDAN

Je fais encore plus :
 Mais tenez pour suspects ces propos superflus ;
 Doutez si je vous aime, et m'ordonnez, Madame,
 De prouver à vos yeux cette immortelle flamme,
 Quel effet de valeur vous en peut assurer ? 1240
 Baiserai-je vos pas ? Vous faut-il adorer ?
 M'ouvrirai-je le sein ? Savez-vous quelque signe
 Qui prouvât mieux encor ma passion insigne ?
 J'attesterais en vain les hommes et les dieux.
 Je ne désire point de témoins que vos yeux. 1245

CÉLIMÈNE

Je crois que vous m'aimez, et sans ingratitude

Je ne puis plus douter de votre inquiétude ;
Mais vous ne souffrez rien que je ne souffre aussi ;
Je sens la même ardeur et le même souci ;
D'autres n'ont plus pour moi qu'un dessein inutile,
Et vous étouffez seul l'espérance de mille.

1250

FLORIDAN

Puis-je, ô rare beauté, sans indiscretion,
Demander une preuve à votre affection ?
Depuis que j'ai conçu l'amour que je vous voue,
Je n'ai pas eu l'honneur d'approcher cette joue ;
Vous m'avez refusé les moindres privautés :
Comment donc traitez-vous ceux que vous rejetez ?

1255

CÉLIMÈNE

Tu prises des baisers, des regards, des paroles ;
Mon coeur, tu fais état de faveurs si frivoles !
Préfère à leurs appas des plaisirs infinis,
Et tendons au bonheur d'être à jamais unis.

1260

(Il lui baise la main.)

FLORIDAN

Ma tante m'a promis d'obtenir de mon père
L'aveu dont j'ai besoin pour cette heureuse affaire :
J'ai pourvu là-dessus ; accordez seulement
Ces premières faveurs à l'ardeur d'un amant.
Baisant de cette main la blancheur sans seconde,
Ce seul plaisir me rend le plus heureux du monde.

1265

CÉLIMÈNE

Garde ce bracelet.

FLORIDAN *(le baisant)*

Faveur digne d'un dieu !

CÉLIMÈNE

Et ce soir un peu tard trouvons-nous en ce lieu ;
Fuyons l'oreille et l'oeil d'une soeur indiscrete
Qui ne pourrait tenir ma passion secrète ;
Sans réserve mon coeur pourra s'ouvrir au tien,
Et rien n'interrompra notre doux entretien.

1270

FLORIDAN

Je n'y manquerai pas.

1275

(Elle sort.)

CÉLIMÈNE

Adieu.

FLORIDAN *(seul)*

L'heureuse feinte !
Et que profondément cette belle est atteinte !
Que je souhaiterais de pouvoir amortir
La violente ardeur que je lui fais sentir !
Cette assignation prouve assez son envie ;
Mais je n'espère pas le pouvoir de ma vie :
Elle peut se fier en mon honnêteté,
Et même entre mes bras dormir en sûreté.

1280

Mais ce garçon qui vient est à mon autre amante.

1285

SCÈNE VII

Florante, sous le nom de Floridan, Un Laquais.

LE LAQUAIS

Je vous cherche, monsieur, et j'allais chez Orante
Vous porter cette lettre.

(FÉLICIE.)

(Au Laquais.)

(Le Laquais sort.)

FLORIDAN *(lit)*

« Si tu veux, Floridan, me plaire infiniment,
Accorde-moi ce soir le bien de ta présence ;
Ma prière t'oblige à cette complaisance.
Je veux t'entretenir une heure seulement.
Monte seul en ma chambre, et mon affection
Par des vœux infinis te sera confirmée ;
Et si la même ardeur a ton âme enflammée,
Tu me le prouveras par ta discrétion. »
Adieu, je l'irai voir.

1290

1295

FLORIDAN *(seul)*

Pourquoi ne puis-je, ô dieux ! Répondre à leur espoir ?
Qu'un facile moyen a leur âme abusée !
Que toucher une fille est une chose aisée,

Et qu'un amant bien fait a peu d'invention 1300
Quand il n'attire pas son inclination !
Si jamais j'eus sujet d'accuser la nature.
Étant ce que je suis, c'est en cette aventure :
Je suis leur seul espoir et leur unique bien ;
Je leur promets beaucoup, et ne puis donner rien. 1305

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LYSIS (*seul*)

Combien je suis facile ! Ô dieux, le dois-je croire
Que pour mon intérêt il renonce à sa gloire ?
C'est bien manquer d'esprit et mériter son mal
Que de traiter l'amour par son propre rival.
Qu'il me rende les vœux d'une ingrate maîtresse
Me les ayant ôtés ? Oh la vaine promesse !
Il est adoré d'elle, et son intention
Est d'arriver par feinte à sa possession ;
Et puis, après l'honneur de cette jouissance,
Abandonner ces lieux et vanter sa puissance.
Mais qu'il craigne l'effet de mon juste courroux,
Et qu'il n'irrite pas un amoureux jaloux :
Il fuirait vainement et n'aurait point d'asile
Qui rendît contre lui ma poursuite inutile.

1310

1315

SCÈNE II

Florante, Lysis.

FLORIDAN

Je fais tous mes efforts, mais je travaille en vain ; 1320
Elle demeure ferme en son premier dessein :
Je blâme son humeur, j'excite sa colère,
Et par tous ces moyens je ne lui peux déplaire ;
Je lui suis plus charmant et plus cher que le jour,
Et vous ne pouvez pas espérer son amour. 1325

LYSIS *(tirant son épée)*

Je ne puis plus aussi différer le supplice
Que mon juste courroux doit à ton artifice.
Par ton invention mes voeux sont méprisés :
Traître, tu plains mes maux et tu les a causés.

FLORIDAN

Ne vous hâtez pas tant : sans arme et sans défense, 1330
Je sais parer les coups et punir qui m'offense :
Que votre repentir finisse nos débats,
Et qu'on mette l'épée et les genoux à bas.
Détestez à mes pieds votre insolente envie,
Et confessez tout haut de me devoir la vie. 1335

LYSIS

Dieux ! La peur le rend fou.

(Montrant la lettre de Félicie.)

FLORIDAN

Perdez ce sentiment
Et me croyez, Lysis ; je parle sainement.
Mais je tiens trop longtemps votre esprit en balance :
Je connais votre amour, j'en sais la violence, 1340
Et veux que vous deviez à ma compassion
Le fruit que vous aurez de votre affection.
Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette belle,
Et recevez de moi ce que j'ai reçu d'elle :
Allez la voir ce soir, montrez-lui cet écrit, 1345
Dites qu'un prompt effet a changé mon esprit,
Que je n'estime plus sa grâce et son mérite,
Et que je suis épris des beaux yeux de Charité ;
Qu'elle ressent pour moi de vaines passions,
Que je vante partout ses assignations, 1350
Qu'elle a tort de me croire et de se rien promettre,
Que moi-même en vos mains j'ai remis cette lettre ;
Jurez-lui que je ris de ses vœux superflus :
Je confesserai tout quand vous aurez dit plus.
Jugez après cela si Floridan vous aime, 1355
Et si vous lui devez une faveur extrême.

(Après avoir lu.)

LYSIS

Que je lise ces mots.
L'infidèle beauté !
Oui, je vous dois, monsieur, le bien de la clarté,
Et j'étais criminel vous traitant de la sorte, 1360
Puisque vous m'honorez d'une amitié si forte.
Accusez de mon mal un enfant indiscret
Qui, conseillant les siens, ignore ce qu'il fait.

FLORIDAN

Eh bien, ai-je aisément réprimé votre audace ?
Fais-je pas succéder les vœux à la menace ?
Et tous les cavaliers les plus chéris du sort
Feraient-ils tant d'effet avec si peu d'efforts ?
Adieu, vivez heureux, et vous servez des armes
Que je mets en vos mains pour racquérir ses charmes.

1365

(Il sort.)

LYSIS

Homme le plus courtois d'entre tous les mortels,
Si je change son coeur, que je te dois d'autels !

1370

FLORIDAN *(seul)*

Il reste qu'Alidor, après sa longue peine,
M'ait l'obligation de fléchir Célimène :
J'ai fait à cet amant espérer du repos,
Et je l'estime fort. Qu'il arrive à propos !

1375

SCÈNE III

Alidor, Florante.

ALIDOR

Monsieur, sans m'abuser d'inutiles paroles,
Flattez-vous pas mon mal d'espérances frivoles ?
Croyez-vous que son coeur soit touché de mes pleurs,
Et qu'elle doive un jour alléger mes douleurs ?

FLORIDAN

Vous me croirez bientôt, puisque tout vous succède, 1380
Et qu'on a pour vos maux préparé du remède.
J'ai disposé son coeur à n'estimer que vous ;
Vous causez maintenant ses pensers les plus doux,
Et vous verrez ce soir l'effet de ma promesse
Si l'amour vous permet assez de hardiesse. 1385

ALIDOR

Avoué de ma dame, il n'est point de danger
Où mon affection ne me fit engager ;
Et les chastes ardeurs dont j'ai l'âme enflammée
Disposeraient ce bras à combattre une armée.

FLORIDAN

La voyant au milieu des lions et des ours, 1390
Pourriez-vous l'en tirer et conserver ses jours ?

ALIDOR

J'emploierais mes efforts, et je vaincrais leur rage
Si la force et l'adresse égalaient mon courage.

FLORIDAN

Et si vous la voyiez dans un brasier ardent ?

ALIDOR

Je m'irais exposer à cet autre accident. 1395

FLORIDAN

Il est besoin de plus.

ALIDOR

De rien que je ne fisse :
Pour elle je voudrais franchir un précipice,
Je vaincrais tout obstacle, irais dans les enfers,
Affronterais la Parque, et l'ôterais des fers,
Si jamais elle était sur ces rivages sombres,
Et qu'un si beau soleil dût vivre entre les ombres.
Sus, découvrez-moi tout, et m'ôtez de souci.

1400

(Lui donnant le bracelet.)

FLORIDAN

Célimène ce soir vous attend seule ici :
Cette rare beauté chérit votre servage,
Et le soin que j'ai pris vous procure ce gage.
Amenez seulement à l'assignation
L'amour, la retenue et la discrétion.

1405

ALIDOR

Ô dieux ! Que dites-vous ?

(Il sort.)

FLORIDAN

Que je tiens ma promesse :
Servez fidèlement cette belle maîtresse.
Adieu, vivez content, et gardez ces cheveux.

1410

(Il sort.)

ALIDOR *(seul)*

Si mon bonheur n'est faux, que je vous dois des vœux !
Avoir tant obtenu de cette âme de roche !
Mais déjà la soirée et mon repos approche.
Attendant le bonheur de recevoir ses lois,
Je vais rêver une heure au profond de ce bois.

1415

SCÈNE IV

CÉLIMÈNE *(seule)*

Le ciel laisse à nos yeux paraître ses étoiles,
Le soleil est dans l'onde et la nuit tend ses voiles ;
Il est déjà bien tard : cet agréable amant,
S'il aime autant que moi, viendra dans un moment.
C'est ici que nos cœurs découvriront leurs flammes
Et qu'un libre entretien charmera nos deux âmes ;
Que nous n'en verrons plus altérer la douceur
Par l'importunité d'une jalouse soeur ;
C'est là que je le veux assurer que je l'aime,
Que je ne dois plus rien à son amour extrême,
Que la peine où je suis égale ses travaux,
Et que nos deux esprits brûlent de feux égaux.
Dieux ! Le parfait amant ! Que sa grâce est aimable !
Que son visage est doux et sa voix agréable !
J'aime une déité sous l'habit d'un mortel,
Et je crois que le ciel n'en peut plus faire un tel :
Il a pour le former ses grâces épuisées ;
Ses pires qualités doivent être prisées ;
Et jamais la vertu n'a plus absolument

1420

1425

1430

1435

En l'esprit d'un jeune homme eu du commandement.
Mais, dieux ! Qui sont ces gens ?

SCÈNE V

Les Voleurs, Célimène.

PREMIER VOLEUR

Prenons un peu d'haleine ;
Ils ne nous suivent pas, n'en soyons plus en peine.
Tant de chemins divers ont leurs pas abusés,
Et nous avons suivi des sentiers malaisés.

1440

DEUXIÈME VOLEUR

Ô dieux ! Rien n'aurait pu nous sauver de la corde,
Car ce juge est sévère et sans miséricorde.

CÉLIMÈNE

Où me dois-je cacher ?

1445

PREMIER VOLEUR

Ami, ne vois-tu pas
Cet agréable objet ? Courons, suivons ses pas.

CÉLIMÈNE

Que vous plaît-il, messieurs ?

PREMIER VOLEUR

Nous désirons deux choses :

Cueillir quelques baisers sur ces lis et ces roses,
Et décharger vos doigts de tous ces diamants.
Donnez, donnez la main sans autres compliments.

1450

CÉLIMÈNE

Ô ciel ! Je suis perdue. Ô ciel ! Ah ! Qui m'assiste ?

DEUXIÈME VOLEUR

Nous faisons pis, Madame, alors qu'on y résiste.

CÉLIMÈNE

Au secours ! Au voleur !

1455

SCÈNE VI

Célimène, Les voleurs, Alidor, accourant.

ALIDOR

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?
Que lui veulent ces gens ? À moi, traîtres, à moi !

PREMIER VOLEUR

Ne délibérons point ; il faut prendre la fuite.

(Il sort.)

ALIDOR *(les poursuivant)*

Vous ne pourrez, voleurs, éviter ma poursuite.

CÉLIMÈNE *(seule)*

En quel état j'étais ! Qui sont ces gens ? Ô dieux ! 1460
Jamais cet accident n'arriva dans ces lieux ;
On n'y commit jamais une pareille offense ;
Ils perdent aujourd'hui leur première innocence ;
Et ce coup m'ôtera le plaisir que j'avais
De rêver si souvent aux rives de ce bois. 1465

SCÈNE VII

Célimène, Alidor.

ALIDOR

Ô favorable jour sur tous ceux de ma vie !
J'ai l'honneur une fois de vous avoir servie.
J'ai trempé cette lame au sang de ces voleurs,
Et je trouve en leur mort le prix de mes douleurs.

CÉLIMÈNE

Qu'étais-je devenue ? Ô dieux, que cette épée 1470
A favorablement ma crainte dissipée !
Quel bonheur, Alidor, guidant ici vos pas,
M'a prêté du secours que je n'espérais pas ?

ALIDOR

Ce bonheur est l'effet de mon obéissance :
Sur votre mandement j'ai pris cette licence. 1475
Mais que jugerez-vous de mon affection,
M'étant trouvé si tard à l'assignation ?

CÉLIMÈNE

Quelle assignation ? Quelle de vos maîtresses
Attendait en ce lieu vos vœux et vos caresses ?

ALIDOR

Je n'adore que vous, et jamais ma raison 1480
N'abandonna mon cœur dans une autre prison.
Mon inclination est trop pure et trop forte
Pour avoir partagé l'amour que je vous porte ;
Et j'ai de vos appas des sentiments meilleurs,
Que de les comparer et que d'aimer ailleurs. 1485
Ce visage, l'honneur et la gloire du monde,
N'est pas une beauté qui souffre de seconde ;
Et cette extrême ardeur qui cause mon souci
Ne souffre pas, Madame, une seconde aussi.

CÉLIMÈNE

Quoi ! Je vous attendais si tard en cette plaine ? 1490

ALIDOR

Oui, si vous êtes juste, aimable Célimène,
Si vous êtes sensible aux rigueurs de mon sort,
Enfin si Floridan n'a fait un faux rapport.

CÉLIMÈNE

Et que vous a-t-il dit ?

ALIDOR

Qu'à la fin mon martyre 1495
Vous aurait disposée au bien que je désire,

Et que vous souhaitez, ô bonheur infini !
Qu'un jour à votre sort mon destin fût uni ;
Que vous seriez ce soir au bord de ce bocage,
Préparée à souffrir ma vie et mon hommage.

1500

CÉLIMÈNE

Vous croyez, Alidor, un peu légèrement :
Je ne l'ai point chargé de ce commandement.
L'amour ne permet pas à votre rêverie
De discerner le vrai d'avec la raillerie.
Floridan vous gaussait.

1505

ALIDOR

Ces cheveux toutefois
Me doivent confirmer le rapport de sa voix.
Il a reçu pour moi ce favorable gage
Par qui vous témoignez de chérir mon servage.

CÉLIMÈNE

Donnez que je le voie.

1510

ALIDOR

Il vient de vous.

CÉLIMÈNE

Ô dieux !
Dois-je avouer ici mon oreille et mes yeux ?

ALIDOR

D'où naissent vos soupirs et votre inquiétude ?

CÉLIMÈNE (*à part*)

Est-il un crime égal à ton ingratitude, 1515
Traître, aveugle tyran de mes affections ?
Tu reconnais ainsi mes chastes passions,
Barbare, indigne objet du séjour où nous sommes,
Peste de l'univers, le plus méchant des hommes !

ALIDOR

Ô dieux ! Qui rend ainsi votre esprit furieux ? 1520
Pourquoi me donnez-vous ces noms injurieux ?
Dites si je vous porte à ce courroux extrême,
Et je vous vengerai moi-même de moi-même ;
De cette propre main je veux percer ce flanc,
Et laver à vos yeux mon crime de mon sang. 1525

CÉLIMÈNE

Je ne vous parle pas, j'adresse ces injures
Au plus vil des mortels, au pire des parjures.
Qui méritait le moins l'honneur de mon amour,
Et le plus beau pourtant qui respire le jour.

SCÈNE VIII

Floridant, Filandre, Célimène, Alidor.

FLORIDAN (*à part a Filandre*)

Tu n'en peux plus douter ; entends d'ici sa plainte, 1530
Et loue avecque moi cette agréable feinte.

CÉLIMÈNE (*à Alidor*)

Quelle rage est pareille à mon ressentiment,
Et qui me vengera de ce perfide amant ?
Si vous servez, monsieur, mon amour outragée,
Et si par votre bras je puis être vengée, 1535
Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs ;
Mon inclination se range à vos désirs ;
Un mariage heureux terminera vos plaintes.
Si comme mon amour ces ardeurs ne sont feintes,
Apportez-moi son coeur ; c'est par cette action 1540
Que vous m'assurerez de cette affection.
Qu'un défi généreux l'oblige de paraître.
Las ! Vengez mon affront, n'épargnez point un traître ;
Fendez ce lâche sein que je n'ai pu blesser.

FLORIDAN (*venant à elle, ainsi que Filandre*)

Il m'obligerait fort s'il s'en pouvait passer. 1545

CÉLIMÈNE

Quoi, tu parais encor, détestable parjure,
Et tu n'espères pas qu'on venge mon injure ?

FLORIDAN

Vous m'accusez à tort, adorable beauté :
Filandre répondra de ma fidélité,
Il est l'unique objet de l'ardeur qui m'enflamme, 1550
Il possède tout seul et mon coeur et mon âme ;
Nos destins sont unis par un même lien,
Et si quelqu'un m'attaque, il défendra son bien.

CÉLIMÈNE

A-t-il perdu le sens ?

FLORIDAN

Oui, car j'aime un volage
Qui trahissait pour vous une foi qui l'engage,
Mais il ressent enfin sa première amitié,
Et son juste regret attire ma pitié.

1555

CÉLIMÈNE

Dieux, qu'il est insensé ! Croit-il être une femme ?

FLORIDAN *(se découvrant)*

Jugez-le par mon sein.

1560

CÉLIMÈNE

Ô merveille ! Ô Madame !
Qu'une agréable feinte a nos yeux abusés !
J'excuse maintenant si vous me méprisez.

ALIDOR

Ô dieux ! Qui l'eût pensé ?

FLORIDAN

Pour bannir ma tristesse,
J'ai voulu dans ces lieux éprouver mon adresse ;
Et Filandre doutait, sachant votre rigueur,
Que j'eusse assez d'attraits pour toucher votre coeur.
Par divertissement j'entrepris cette feinte ;

1565

J'ai signalé ma force, et vous étiez atteinte. 1570
 Mais quels sont vos désirs, et que puis-je pour vous ?
 Alidor vous promet des passe-temps plus doux ;
 Et j'ai dû lui céder, sachant comme il vous aime,
 Tout ce que je prétends en votre amour extrême.
 Si vous m'aimez encor, comme je vous promets 1575
 Que mon affection ne cessera jamais,
 Que je vous chérirai d'une ardeur éternelle,
 Soyez sensible aux maux d'un amant si fidèle.

CÉLIMÈNE (à Alidor)

Oui, je reçois, monsieur, votre coeur de sa main ;
 Vous n'accuserez plus ni rigueur, ni dédain : 1580
 Me voilà disposée à vous rendre justice,
 Et vous devez ce bien à ce doux artifice.

FLORIDAN (à Alidor)

Que demandez-vous plus ?

ALIDOR

Cet unique discours
 Me pouvait rendre heureux et conserver mes jours. 1585
 Après mes longs ennuis ma joie est sans seconde,
 Et je passe en bonheur tous les amants du monde.

CÉLIMÈNE

Adieu, retirons-nous, et vivons tous contents.

(Ils sortent tous.)

FLORIDAN

Non, non, venez jouir d'un autre passe-temps.
Votre soeur à présent n'est pas sans compagnie,
Et je la veux tirer d'une peine infinie.

1590

SCÈNE IX

(La nuit.)

FÉLICIE *(seule)*

L'ombre s'étend partout, et le soleil qui fuit
A cédé ses maisons aux filles de la nuit.
Que Floridan est long ! Que l'ardeur qui le presse
Maintenant paraît fausse ou lente en sa paresse !
Je l'attendais là haut ; mais enfin le souci
De l'y mener sans bruit m'a fait descendre ici ;
Chacun me croit au lit, ma soeur est endormie,
Et je puis maintenant tromper cette ennemie ;
Jurant à ce vainqueur une éternelle foi,
Et rangeant sa raison sous une même loi.
J'entends du bruit... C'est lui.

1595

1600

SCÈNE X

Lysis, Félicie.

LYSIS

J'avise cette belle.

FÉLICIE

Est-ce vous, Floridan ?

LYSIS

Et vous m'êtes fidèle,
Je plais seul à vos yeux, vous m'aimez constamment
Et ma jalouse humeur n'a point de fondement ?

1605

FÉLICIE (*à part*)

Ô malheur ! C'est Lysis !

LYSIS

Floridan vient, Madame,
Recevoir du secours à l'ardeur qui l'enflamme,
Et pour vous divertir j'ai devancé ses pas ;
Vous le verrez bientôt, ne vous ennuyez pas.

1610

FÉLICIE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

LYSIS

Oh ! Les ardeurs parfaites
Dont il reconnaîtra l'honneur que Vous lui faites !
L'incomparable amant ! Qu'il a de passion,
Et que vous êtes juste en cette élection !

1615

FÉLICIE

Que dit cet insensé ?

LYSIS

Faut-il que je le die ?
Le ciel, âme sans foi, punit ta perfidie : 1620
Floridan s'est moqué ; ce vainqueur glorieux
Te fait servir de fable aux amants de ces lieux ;
Il rit de tes faveurs, méprise tes caresses,
Et ne te daigne mettre au rang de ses maîtresses ;
Le superbe qu'il est ne considère pas 1625
Entre tant de beautés de si faibles appas ;
Il te plaint en son coeur quand tu crois qu'il t'adore.
Vois cette lettre.

FÉLICIE

Ô dieux !

LYSIS

Et tu m'aimes encore ? 1630
Je me plaignais à tort ? La constante beauté !
Ô miracle d'amour et de fidélité !

FÉLICIE

Il t'a donné la lettre ?

LYSIS

Oui, lui-même, et je jure
L'éclat de tes beaux yeux qui m'ont fait cette injure, 1635
Qu'il traitait ton amour avec tant de mépris,
Qu'un courroux furieux enflammait mes esprits :
Je ne le pouvais voir, ni souffrir son langage,
Et je t'allais venger s'il eût dit davantage.

Je ne pouvais souffrir qu'il aimât tes appas, 1640
 Et si j'étais fâché qu'il ne les aimât pas.
 L'orgueilleux est charmé de certaine Charite
 Dont il jure que rien n'égale le mérite ;
 Et pensant obliger ma chaste affection,
 Il m'envoie à sa place à l'assignation. 1645
 Fais état maintenant du beau noeud qui t'arrête ;
 Vois s'il t'est glorieux de vanter ta conquête.

(Elle s'évanouit.)

FÉLICIE

Surprise à ce rapport, et réduite à ce point,
 Que dirai-je, ou plutôt que ne dirai-je point ?
 À quoi me résoudra le courroux qui m'enflamme ? 1650
 Mais ce ressentiment m'ôte la voix et l'âme.

LYSIS *(la soutenant)*

Madame, ô ciel ! Ô dieux ! Où dois-je avoir recours ?
 Par quelle invention lui donner du secours ?
 Madame, un mot... Ô dieux ! Ô fortune ennemie !
 Dois-je appeler quelqu'un ? Sa soeur est endormie. 1655

SCÈNE XI

Lysis, Félicie, Célimène, Alidor, Filandre, Florante.

CÉLIMÈNE

Non, non, je ne dors pas.

FILANDRE

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?

CÉLIMÈNE

Cherchez du feu là-haut : Ma soeur, parlez à moi ;
Ne m'entendez-vous pas ? J'amène ce perfide
Qui sur nos libertés si lâchement préside.
Floridan est ici ; punissons ses dédains,
Vengeons-nous, étouffons cette horreur des humains.
Ne le voyez-vous pas ?

1660

(À Alidor, en voulant lui prendre son épée.)

FÉLICIE *(revenant de son évanouissement)*

Ah perfide ! Ah parjure !
J'assouvirai ma rage et vengerai l'injure.
Donnez, prêtez ce fer ; que j'arrache son coeur,
Et que je foule aux pieds ce superbe vainqueur.

1665

FLORIDAN

Qu'est-ce ? Que voulez-vous ?

FÉLICIE

Ce que je veux, infâme ?
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'âme.
Mon affront vous plaît-il, et me déniez-vous
Le moyen d'alléger un si juste courroux ?

1670

FLORIDAN

Quoi, vous est-ce un affront que mon indifférence ?

Qu'est-ce qu'un inconnu doit à votre espérance ?
Dois-je aimer à la fois mille jeunes beautés
Dont mes yeux sans dessein forcent les libertés ?
Espérez-vous l'effet de mes vaines promesses,
Et voulez-vous qu'un homme épouse cent maîtresses ?

1675

ALIDOR

L'aimable passe-temps !

CÉLIMÈNE

Ah ! Ma soeur, c'est assez
Avoir de vains discours vos désirs traversés :
Floridan vous adore, et, quoiqu'il dissimule,
L'effet vous prouvera le beau feu qui le brûle.
L'honneur de vos baisers est son bien le plus doux,
Et cette même nuit il couche avecque vous.

1680

1685

FÉLICIE

Ce qui vous sera bon ne l'offrez point à d'autres,
Et ne préférez point mes intérêts aux vôtres.
Qui vous charge, ma soeur, d'un semblable souci ?
Et quelle humeur vous porte à me parler ainsi ?

(Elle embrasse Floridan.)

CÉLIMÈNE

Comment, vous dédaignez ces faveurs infinies ?
Votre coeur a déjà ses passions bannies ?
Votre flamme est éteinte et vos fers sont usés ?
Je l'accepterai donc, si vous le refusez.
Ça, prenons cent baisers sur cette belle bouche.

1690

Je suis à vous, Monsieur, et vous offre ma couche.

1695

FÉLICIE

Elle a perdu l'esprit. Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

CÉLIMÈNE

Je parle tout de bon.

FILANDRE

Ô le doux passe-temps !

FLORIDAN (à Félicie)

Madame, j'aime aussi cette rare merveille,
Et pour vos deux beautés mon ardeur est pareille.
Vous devez toutes deux accorder à mes maux
De pareilles faveurs et des plaisirs égaux.

1700

FÉLICIE

Que dit cet insensé ?

FLORIDAN (montrant son sein)

Dites cette insensée.
Voyez par quelle erreur j'ai votre âme blessée.
Approuvez comme nous ce divertissement.
Puis-je pas avec vous coucher innocemment ?

1705

FÉLICIE

Ô Dieux ! Je doute ici si je vois la lumière.

CÉLIMÈNE

Il se faut consoler, j'ai failli la première.
Je la croyais un homme, et tous l'ont estimé : 1710
Certes, un tel amant devrait bien être aimé.
Mais reprenez Lysis.

LYSIS

Ô merveille incroyable !

FÉLICIE

Que je reste confuse ! Ô l'erreur agréable !
Excuse, cher Lysis, mon infidélité, 1715
Ou bien de cette offense accuse sa beauté.

LYSIS (à Florante)

Lui dois-je ce pardon ? Madame, pour vous plaire,
Et pour me plaire aussi, je force ma colère.
Je rends mes premiers vœux à ses divins appas,
Mais à condition de n'y retomber pas. 1720

(À Célimène.)

FILANDRE

Et moi, tous mes desseins retournent à Florante ;
J'aimerai constamment cette beauté charmante.
Je ne troublerai plus votre contentement,
Vous n'accuserez plus un importun amant.
Chérissez Alidor, dont le mérite extrême 1725
Doit à sa passion acquérir ce qu'il aime :
Vous lui devez ces vœux ayant causé son mal,

Et ce parfait amant n'aura plus de rival.

CÉLIMÈNE

J'ai promis de l'aimer.

ALIDOR

Ô faveur sans pareille !

1730

FILANDRE *(à Florante)*

Me pardonnez-vous pas, agréable merveille ?

(À Lysis et Alidor.)

FLORANTE

J'en doute, et cette nuit me donnera conseil.
Eh bien, espérez-vous un changement pareil ?
Et quand vous songerez à ces effets étranges,
Me refuserez-vous d'éternelles louanges ?

1735

LYSIS

Adorable beauté, pardonnez à l'erreur
Qui m'a causé tantôt cette aveugle fureur :
Je vanterai partout cette feinte agréable.

ALIDOR

Nous vous sommes tenus d'un bien incomparable.

FLORANTE

Adieu, retirons-nous, et demain tout le jour

1740

Il faut sacrifier au pouvoir de l'Amour.

CÉLIMÈNE

Il est bien tard, adieu.

FLORANTE (*à Filandre*)

Menez-moi chez ma tante ;
Cette nuit va changer Floridan en Florante.